This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

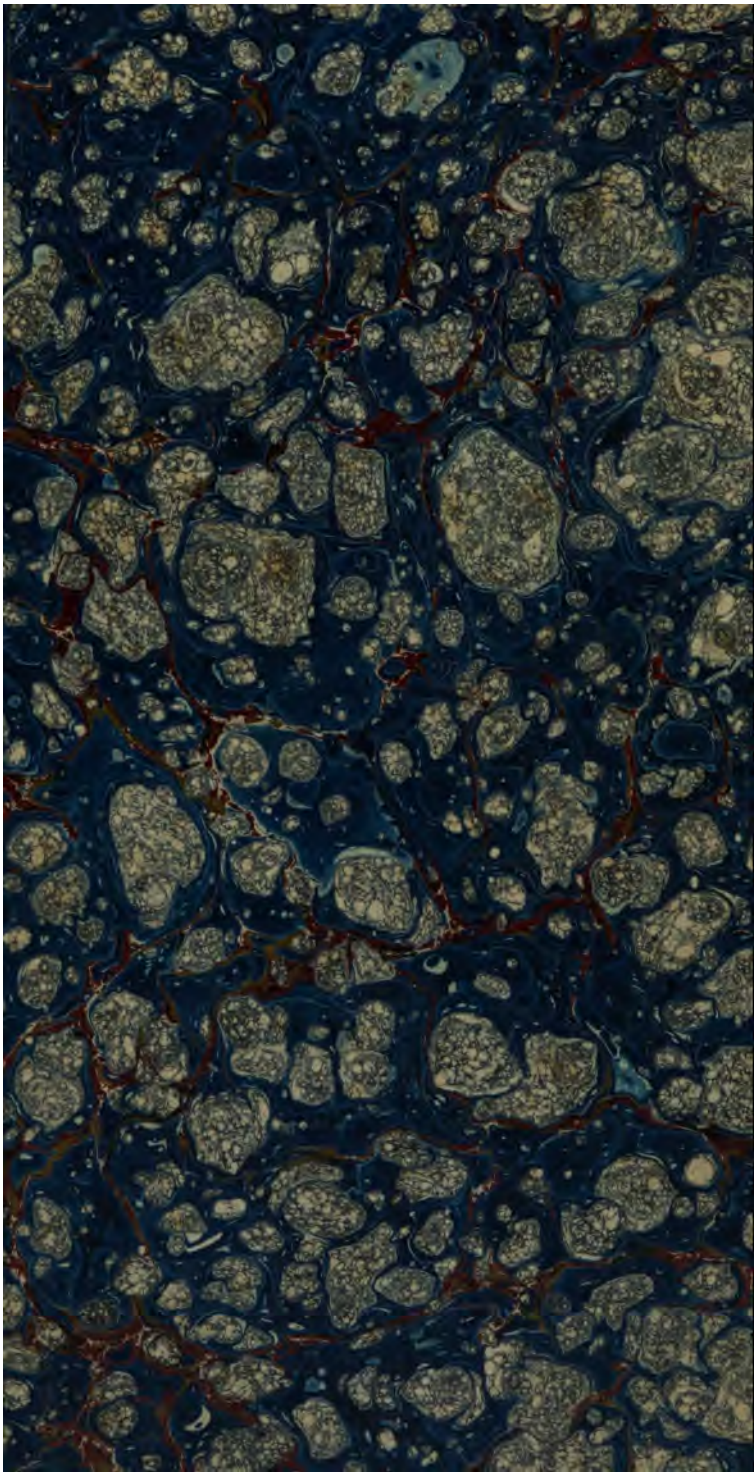
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

RAOUL,
BARBE BLEUE,

COMÉDIE

En Prose et en 3 Actes, mêlée d'Ariettes;

Par Mr. SEDAINE.

Musique de Mr. GRÉTRY.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Lundi 2 Mas 1789.

A AMSTERDAM;
Chez GABRIEL DUFOUR, Libraire.

M. DCC. XCI.

Vet. Fr. II. B. 176

PERSONNAGES.

RAOUL.

ISAURE.

VERGI.

LE MARQUIS, } freres d'Isaure.
LE VICOMTE, }

LAURETTE, suivante d'Isaure.

OSMAN, confident de Raoul.

JACQUES, petit paysan.

JEANNE, petite paysanne.

CHŒUR DE BERGERS ET BERGERES.

TROUPE DE SOLDATS.

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY OXFORD

RAOUL,
BARBE BLEUE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la plus belle salle du château le plus délabré; il y a des parties étayées; des murailles de la plus grande épaisseur, et des petites fenêtres étroites. Il y a accroché dans cette salle des Casques, des Cuirasses, des Boucliers, des Lances, des Massues antiques, tels qu'ils étoient aux 9e et 10e siecles.

SCÈNE PREMIERE.

ISAURE ET VERGI.

On voit dans le fond un petit paysan et une petite paysanne.

VERGI, *à Isaure.*

ILS viennent vous remercier, belle Isaure, de ce que je les ai tirés des mains d'un Chevalier discourtois qui enlevoit Jeanne et battoit Jacques.

DUO.

JEANNE.
Il m'enlevoit
Il m'embrassoit,
Ah! malgré moi, il m'embrassoit,
Quand brave Sire
Tomba sur lui,
Et sut réduire
Notre ennemi.

JACQUES.
Il me battoit,
Il me frappoit,
J'étois en grand effroi,
Quand brave Sire
Tomba sur lui,
Et sut réduire
Notre ennemi.

ISAURE, *à part.*

Ah! cher Vergi, mon cher Vergi!

JEANNE.
Ah! grand merci
Sir Vergi, grand merci;
Et Jeanne aussi,
Et Jeanne aussi, vous remerci.

JACQUES.
Et Jacque aussi,
Vous remerci;
Jacquot aussi
Remerci sir Vergi,
Et Jacque aussi.

ISAURE.

De vos malheurs je suis toute saisie
Redites-les à mon ame attendrie.

JEANNE.
Il m'enlevoit
Il m'embrassoit, etc.

JACQUES.
Il me battoit
Il me frappoit, etc.

ISAURE.

J'aurois été bien curieuse de voir l'entreprise du Chevalier discourtois et le combat du brave Ecuyer qui vous a tiré de ses mains.

JEANNE.

Ah dame ! cela faisoit trembler.

JACQUES.

J'en tremble encore.

VERGI.

C'est bien : allez bonne genss, je vous retiens à mon service.

SCÈNE II.

ISAURE, VERGI.

ISAURE.

J'AUROIS desiré savoir d'eux tous les détails de cette querelle et ceux de votre combat.

VERGI.

Ah ! belle Isaure, quand l'équité met les armes à la main, le combat n'est jamais long.

ISAURE.

Je vous remercie du bien que vous avez fait à ces bonnes gens.

VERGI.

Belle Isaure, c'est à vous qu'ils le doivent, je ne fais que ce que m'inspire le desir de vous plaire.

ISAURE.

Hier encore, ce pélerin que vous avez sauvé.

VERGI.

C'est pour vous.

ISAURE.

Et ces deux marchands arrachés à la fureur de ces scélérats.

VERGI.

C'est encore pour vous.

ISAURE.

Ah ! si mes freres écoutoient mes vœux !

VERGI.

Ah ! s'ils se rendoient aux miens !

ISAURE.

Bientôt unis.

VERGI.

Bientôt au comble de la félicité.

ISAURE.

Il n'y faut pas penser ; le renversement de notre fortune et de la vôtre pendant vos voyages d'outremer, nos Châteaux ruinés, nos Champs ravagés, nos Bois détruits.

VERGI.

Il est vrai.

ISAURE.

Enfin la plus graude infortune nous met dans un état à ne pouvoir soutenir le rang que nous donne notre Noblesse : contentons nous de nous aimer.

VERGI.

Oui toute ma vie.

ISAURE.

Il semble que le Ciel me destinoit à vous, car aussitôt que je vous ai vu....

VERGI.

Et moi de même.

IAURE.

J'attribuois d'abord l'intérêt que vous m'inspirâtes à votre ressemblance à une sœur ainée que j'avois, et que j'ai perdue.

VERGI.

Vous aviez une sœur ?

ISAURE.

Oui, je l'appelois ma sœur Anne, ma chere sœur Anne... je crois toujours la voir près de moi.

VERGI.

Vous aimoit-elle ?

ISAURE.

A la folie.

VERGI.

Appelez-moi, ma sœur Anne.

ISAURE.

Quelle idée !

DUO.

ISAURE.

Vergi, Vergi, jamais Isaure ;
Jamais je ne peux être à d'autre qu'à vous.

Près de celui que j'adore
Que mes instants seront doux.
Près de celui que j'adore
Que mes instants seront doux,

VERGI.

Oui, oui, c'est d'Isaure,
Oui, c'est d'Isore, dont je dois être l'époux.
Je ne serai jamais l'époux
Je ne serai jamais l'époux
Que d'Isaure.
De la belle Isaure.
Près de celle que j'adore
Que mes instants seront doux.

Près de la belle Isaure
Que mes instants seront doux.

SCENE III.

ISAURE, VERGI, LE MARQUIS, LE VICOMTE.

LE MARQUIS.

Ils s'aiment vous le voyez,

Non, jamais, ton cœur est promis.
Raoul doit la faire Princesse.

Raoul de Carmantans
Ainsi que de nous la Noblesse
Se perd dans la nuit des temps.
Vous, vous n'avez que cinq cents ans
Tout au plus de haute Noblesse.
Et vos biens, vos terres et vos champs
Sont dans la plus grande détresse.

LE VICOMTE.

Non, non, vous ne serez point unis.

Non jamais, ton cœur est promis.
Raoul doit la faire Princesse.

Raoul de Carmantans
Ainsi que de nous la Noblesse
Se perd dans la nuit des temps.
Vous, vous n'avez que cinq cents ans
Tout au plus de haute Noblesse.
Et vos biens, vos terres et vos champs
Sont dans la plus grande détresse.

ISAURE.

Quoi mes freres?
Quoi mes freres?

Rxoul!

VERGI.

A qui?

Raoul!

LE MARQUIS.	LE VICOMTE.	ISAURE.	VERGI.
		Liés tous deux par nos serments,	De votre sœur j'ai reçu la promesse;
		Sans lui, que de tourments !	Je lui dois ma tendresse.
		Liés par nos serments,	Liés par nos serments,
		Près de celui que j'adore	Près de la belle Isaure
Raoul a ma promesse.	Raoul a ma promesse.	Que mes instants seront doux.	Que mes instants seront doux !
		Ouide moncœur ilreçut lapromesse.	De votre sœur j'ai reçu la promesse.
Il te fera Princesse.	Il te fera Princesse.		
		Je lui dois toute ma tendresse,	Je lui dois toute ma tendresse.
Il va venir.	Il va venir.	Vergi, Vergireçuttousmes serments.	Unis, unis, unis par nos serments
		Ah quels tourments !	Ah quels tourments !
Et je l'attends.	Et je l'attends.	Ah quels tourments !	Ah quels tourments.
Raoul a ma promesse.	Raoul a ma promesse.		
		Ouide mon cœurilreçutla promesse.	Oui de son cœur j'ai reçu la promesse.
Il te fera Princesse, il te fera Princesse.	Il te fera Princesse, il te fera Princesse.	Je lui dois toute ma tendresse,	Je lui dois toute ma tendresse
Non, non, il va venir et je l'attends.	Non, non, il va venir et je l'attends.	Vergi, Vergireçuttousmes serments.	Unis, unis, unis par nos serments.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN VASSAL.

LE VASSAL.

ON voit venir un nombreux cortége de Cavaliers superbement habillés.

LE MARQUIS.

Faites ici, mon frere, rassembler nos Vassaux, et autant qu'ils le pourront qu'ils fassent honneur à leurs Seigneurs.

SCÈNE V.

ISAURE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QUOI! tu hésiterois d'épouser un homme égal à nous en Noblesse, un homme puissant et dont les richesses étonnantes vont relever la splendeur de notre maison? Sais-tu les avantages que Raoul te fait?

ISAURE.

Je ne demande point à le savoir.

LE MARQUIS.

Par le contrat qui est signé de sa main et scellé de ses armes, il te donne tous ses biens après sa mort, soit que le Ciel lui accorde ou lui refuse de la postérité.

ISAURE.

Que m'importe.

LE MARQUIS.

As-tu entendu parler de ses possessions, de ses Etats, de ses Châteaux?

ISAURE.

A-t-il les qualités et les vertus de Vergi?

LE MARQUIS.

Vergi a les inclinations basses, il s'occupe sans cesse à étudier.

ISAURE.

En est-il moins brave?

LE MARQUIS.

Doux avec ses Vassaux, fier avec nous il semble qu'il les craigne et qu'il nous méprise.

ISAURE.

On est loin de mépriser ceux dont on desire l'alliance.

LE MARQUIS.

Enfin si tu te refuses à ce qu'exige de toi le respect dû à la mémoire de tes ancêtres et le bonheur de tes freres, et ton propre honneur ; crois-tu que nous souffrirons que Vergi paroisse sur nos terres, et y paroisse sans danger pour lui ; et sir Raoul qui pourra bien apprendre le motif de tes refus, manquera-t-il de moyens de se venger ? penses-y, il va paroître.

ISAURE.

Non jamais.

LE MARQUIS.

Jamais ?

ISAURE.

Je recevrai sa visite, je le dois : mais pourquoi pense-t-il à moi ? que n'épouse-t-il l'une après l'autre les filles de ses Ecuyers et de ses Vassaux ?

LE MARQUIS.

Il veut une alliance plus noble.

ISAURE.

Qu'il ne la cherche point ici, je ne veux point succéder aux trois femmes qu'il a déjà eues.

LE MARQUIS.

Il les rendoit heureuses.

ISAURE.

Cela peut être, mais il ne fera jamais mon bonheur.

LE MARQUIS.

Je vais le recevoir : pour toi tu dois l'attendre ici.

ISAURE.

Je le recevrai, j'aurai pour lui les égards que méritent son rang, sa noblesse et sa demande.

SCÈNE VI.

ISAURE *seule.*

Moi, je serois infidele à Vergi !
Non, non, il n'est point de puissance,
Qui dans ce cœur tout à lui
Puisse affoiblir ma constance.

SCÈNE VII.

RAOUL, ISAURE, LES FRERES, LE CORTÈGE.

Sur l'air d'une Marche arrivent des gens d'une même livrée habillés comme les Valets de cartes. Un vieux Majordonne présente des coffres remplis d'étoffes précieuses, de chapeaux de fleurs garnis de plumes, des écrins de diamans, une couronne de Princesse.---- Isaure regarde cela avec dédain, le tout est posé sur des tables. ------ Ensuite une grande et belle toilette sur laquelle est un beau miroir couvert d'une tavayole. Les deux Freres paroissent armés de pied en cap; ils présentent à leur sœur Raoul habillé richement; on porte à côté de lui sa Banniere, ses Armoiries, son Casque, etc. le tout très-riche.

RAOUL.

Venez regner en souveraine
Sur mes Sujets, sur mes États;
Vous méritez d'être leur Reine
Par vos vertus, par vos appas.

Osman lui montre Isaure avec l'air de supplier pour elle. Raoul jette sur Osman un regard farouche.

Que le frein de l'obéissance,
Ait d'autres motifs en ce jour,
La crainte faisoit ma puissance
Je vais la devoir à l'amour.

ISAURE.

Sire Raoul, mes freres connoissent mes intentions, elles sont immuables, je vais me retirer, je les prie de vous les dire.

RAOUL.

Non, Madame, non, c'est nous qui allons laisser la belle Isaure se livrer à ses prudentes réflexions, j'espere qu'elles me seront favorables.

SCÈNE VIII.

ISAURE *seule.*

Non, le serment fait à Vergi
Commande toujours à mon ame,

Je ne veux vivre que pour lui.
Avant que d'éteindre la flamme
Qui tous deux nous a réunis,
La mort viendra couper ma trame;
C'est pour lui seul que je vis.

Elle regarde les bijoux avec dédain.

RÉCIT.

Par ces bijoux croit-on séduire,
Des yeux qui ne voyent que lui;
Je refuserois un Empire
Si je l'obtenois sans Vergi.

Elle regarde les diamants.

Ces diamants peuvent-ils m'éblouir,
Fussent-ils plus brillants encore?
Ils sont beaux, il est vrai, quels feux ils font jaillir!
De quel éclat ce rubis se colore!

Elle regarde la table de toilette.

Mais que cache à mes yeux ce superbe tapis?

Elle découvre le miroir.

Ciel que vois-je! c'est moi-même!
Quelle surprise extrême!
Qu'un tel miroir est d'un grand prix!

Sa robe touche au tapis de la toilette.

Le triste habit, près de ce brocart d'or!
Ah Vergi! que n'es-tu maître de ce trésor!
Tu l'offrirois à ta fidele Isaure,
Tu l'offrirois à celle qui t'adore,
Comme j'accepterois tes dons!
Ciel! que vois-je, quel Diadême,
Quelle élégance extrême?

Elle pose le Diadême sur sa tête.

Comme il ajoute à mes appas!
Comme il ajoute à mes appas!
Est-il beauté que je n'efface?
Si telle que dans cette glace,
Je présidois dans un tournois,
Ma beauté charmeroit les Rois.
Et pour mes freres, quelle gloire!
Ils s'écriroient, voilà ma sœur!
Oui la voilà, pouvoit-on croire
Qu'elle uniroit tant de splendeur!
Pouvoit-on croire, oui c'est ma sœur,
Oui la voilà, pouvoit-on croire
Qu'elle uniroit tant de splendeur.

SCÈNE IX.

ISAURE, LAURETTE.

LAURETTE.

AH ! Damoiselle Isaure .... est-ce bien vous .... Ah ! que vous êtes bien....

ISAURE, *confuse.*

Retirez-vous Laurette.

LAURETTE.

Vos freres sont furieux contre Sire Vergi.

ISAURE.

Est-ce qu'il leur parle?

LAURETTE.

Non.

ISAURE.

Retirez-vous.

SCÈNE. X.

ISAURE *seule.*

AH ! mes freres, mes freres; je sens tous les reproches dont vous pouvez m'accabler. Vous me direz : tu pouvois faire le bonheur de toute la famille; nous rachetions nos biens, nous relevions nos Châteaux ; nos Écuyers, nos Vassaux, tous étoient heureux, et tu ne l'as pas voulu.... Mais le puis-je ! Ah ! Vergi, Vergi.... Oh Ciel ! sa mort est certaine.... Et mes freres ou Raoul ne manqueront pas d'en tirer la plus terrible vengeance. Ah ! sauvons, sauvons ses jours, et sacrifions mon bonheur à sa sûreté; mais je ne puis disposer de ma main sans son consentement, elle est à lui. Vergi, aussi infortuné que ton Isaure, seras-tu aussi généreux qu'elle!... Ah ! il est généreux Vergi.

SCÈNE XI.

ISAURE, VERGI.

ISAURE.

AH ! Vergi, Vergi, je suis au désespoir. Dois-je immoler mon bonheur et le vôtre à celui de tout ce qui m'entoure? dois-je préférer la paix de ma famille à cet amour que j'aurai toujours pour vous? dois-je rendre

nos jours infortunés pour rendre heureuse la destinée d'une famille illustre et tendrement chérie.

DUO.

VERGI.

Ah ! je vous rends charmante Isaure,
Les serments que vous m'avez faits.

Oui, je vous rends charmante Isaure,
Les serments que vous m'avez faits.
Faites le bonheur de vos freres,
Assurez-le par vos bienfaits.

Que vos jours à jamais prosperes,
Coulent dans le sein de la paix.

Ah ! je vous rends charmante Isaure,
Les serments que vous m'avez faits.

Oui je vous rends les serments que vous m'avez faits.

Comme une ombre errante et plaintive,
Mon ame suivra mes amours ;
Près de vous je serai toujours.
Si Raoul vous trouve pensive,
Dites-lui, je pense à ma sœur,
A celle qui laisse en mon cœur,
Une trace d'amour bien vive.

Oui, je vous rends charmante Isaure,
Les serments que vous m'avez faits.
Je vous rends les serments que vous m'avez faits.

ISAURE.

Quoi vous cher amant que j'adore,
Vous me rendez les serments que j'ai faits ?
Cher amant !

Quoi vous vous immolez au bonheur de mes freres ?
Mon cœur est à vous pour jamais.

Vous vous immolez au bonheur de mes freres ?
Nos feux n'en seront que plus parfaits.

Quoi, vous cher amant que j'adore,
Vous me rendez les serments que j'ai faits.

Quoi, cher amant que j'adore,
Vous me rendez les serments que j'ai faits ?
Cher amant !
Mon cœur est à vous pour jamais
Et nos feux n'en seront que plus parfaits.

ISAURE.

J'entends mes freres, adieu.

VERGI.

Adieu.

SCÈNE XII.

ISAURE, RAOUL, LES DEUX FRERES, LE CORTÉGE.

LE MARQUIS.

Eh bien ma sœur?

LE VICOMTE.

Êtes-vous décidée?

RAOUL.

Serai-je le plus heureux des époux.

ISAURE. *Elle se jette dans les bras de son frere.*

Ah! mes freres.... Ah! Vergi.

RAOUL.

Que dit la charmante Isaure?

ISAURE.

J'obéis à mes freres....

Elle tend la main; le Marquis la met dans celle de Raoul; aussitôt les Vassaux, le Cortége et le Chœur chantent.

CHŒUR.

Vivent, vivent ces deux époux.
A ce couple rare
Que l'amour prépare
Les nœuds les plus doux.

On reprend la marche sur laquelle Raoul conduit Isaure suivi de son cortége.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un appartement magnifique : sur un des côtés, la porte ornée d'un cabinet.

SCÈNE I.

RAOUL, *avec un cortége auquel il fait signe de se retirer.* OFMAN.

RAOUL.

Eh bien! Ofman, n'ai-je pas une épouse charmante?

OFMAN.

Oui Seigneur.

RAOUL.

Je vais enfin savoir si une femme d'une naissance illustre, cede au tourment de la curiosité avec autant de foiblesse que les filles de mes Vassaux.

OFMAN.

Ah ! je crois, Seigneur, que vous ne la mettrez pas aux mêmes épreuves que les autres.

RAOUL.

Pourquoi doutes-tu que je n'éprouve si elle est aussi curieuse que l'ont été les trois femmes que j'ai punies ?

OFMAN.

Punies! ah Monseigneur ! la punition est si terrible et votre épouse est si douce et si belle!

RAOUL.

As-tu oublié ce qui m'a été prédit trois fois? As-tu oublié que trois femmes, l'une après l'autre, en trois occasions différentes, m'ont assuré que la curiosité de ma femme seroit la cause de ma mort ? Et tu veux que j'aye de l'indulgence ; non, je n'épargnerai que celle qui n'aura point la foiblesse de vouloir connoître les choses dont je lui interdirai la connoissance.

OFMAN.

Mais, au moins, ne cherchez point à exciter sa curiosité.

RAOUL.

Heureusement pour elle et pour moi, elle paroît n'en avoir point.

OFMAN.

Eh bien ! Seigneur, contentez-vous des ménagements et de la discrétion qu'elle fera voir dans toute sa conduite, et ne la punissez pas de la cruauté de vos essais : elle est si charmante, si douce, si aimable.

DUO.

RAOUL.

Je te trouve bien pitoyable.
Eh! que t'importe son sort,
Et qu'Isaure soit aimable ?
Pour cet avis charitable
Tu mériterois la mort.

Si j'en croyois mon transport !

OFMAN.

Avec vous je suis d'accord,
Ne soyez point pitoyable ;
Eh que m'importe son sort !
Vous dire qu'elle est aimable,
Est-ce mériter la mort ?

Je suis d'accord,

RAOUL.

Si j'en croyois mon transport !

Je punirois un coupable,
Je te donnerois la mort.

Au mien ?

Ses freres ! je ne crains pas
De si faibles adversaires.

Contre eux j'ai vingt mille bras,
Armés de leurs cimeterres.
Si j'en croyois mon transport !

Si j'en croyois mon transport !

Je punirois un coupable,
Je te donnerois la mort.

OFMAN.

Eh que m'importe son sort ?

Ne soyez point pitoyable,
Avec vous je suis d'accord.
Vous dire qu'elle est aimable,
Est-ce mériter la mort ?
Tuez-les l'une après l'autre,
Cela ne me regarde pas ;
En défendant ce trépas
Seigneur je pensois au vôtre.

Oui, car son trépas
Seroit vengé par ses freres.

Eh bien ! décidez de son sort,
Avec vous je suis d'accord.

Eh ! que m'importe son sort,

Ne soyez point pitoyable,
Avec vous je suis d'accord.
Vous dire qu'elle est aimable,
Est-ce mériter la mort ?

SCÈNE II.

RAOUL, ISAURE *en habit magnifique ;* OFMAN *dans fond du Théâtre.*

RAOUL.

VOTRE réveil, Madame, a précédé le lever de l'aurore. Avez-vous donné à vos femmes l'ordre que vous avez bien voulu recevoir de moi.

ISAURE.

Oui, Seigneur, je leur ai dit qu'elles n'entrassent jamais pour me servir que dans la piece où elles sont venues.

RAOUL.

Je vous en suis obligé. J'ai mes défauts, belle Isaure, je n'en ai peut-être qu'un, celui de de ne pouvoir supporter la curiosité dans une femme, et ces sortes de femmes vous le savez....

ISAURE.

Vous avez raison, sire Raoul; sans naissance et sans éducation, elles ne peuvent manquer d'être curieuses et indiscrettes.

RAOUL.

Ainsi vous ne serez ni l'une ni l'autre.

ISAURE.

ISAURE.

Je le crois.

RAOUL.

Je vais, belle Isaure, vous quitter pour quelque temps.

ISAURE.

Moi, Seigneur !

RAOUL.

Oui.

ISAURE.

N'êtes-vous pas le maître de faire ce qui vous plaît ?

RAOUL.

Je vais parcourir mes domaines et faire préparer les fêtes que je veux vous donner : je vous laisse ici souveraine, parcourez mon château, mes jardins, mes parcs, Ofman? (*Ofman approche*) Ce Vieillard que je vous laisse vous obéira, et fera exécuter vos ordres; je vais remettre dans vos mains toutes les clefs de mes trésors; ces clefs ouvrent toutes les portes; vous êtes la maîtresse de disposer de tout ce que vous y verrez; je ne vous interdis cependant que la jouissance de cette clef, dont la tige est d'or et l'anneau de diament; c'est celle de cette porte; ce n'est pas que ce cabinet renferme des choses bien précieuses, mais mon bonheur et le vôtre sont attachés à cette défense, et sa violation pourroit causer les plus grands malheurs.

ISAURE.

Permettez-moi de vous représenter qu'avec une femme qui ne seroit point pénétrée comme je le suis des principes dans lesquels j'ai été élevée, cette défense unique et particuliere, pourroit peut-être enflammer sa curiosité plutôt que de l'éteindre.

OFMAN, *à part.*

On ne peut mieux dire. Bien, bien.

RAOUL.

Heureusement vous êtes sûre de vos principes.

ISAURE.

Hé mais, Seigneur, gardez cette clef.

OFMAN.

Bien, bien.

RAOUL.

Ah! Madame, il ne m'arrivera jamais de douter de la certitude des promesses que me fera ma chere épouse.

Il va à Ofman, lui dit un mot et revient.

TRIO.

RAOUL.

Jurez-moi.

Non, gardez cette clef;
Ma défense est un peu dure,
Mais de vous, vous êtes sûre,
Oui de vous, vous êtes sûre.
Gardez, gardez cette clef.
Jurez-moi.

ISAURE.

Que je vous jure!
Mais, Seigneur, pourquoi jurer?
Gardez, gardez cette clef,
Votre ame sera plus sûre
Que je n'aurai pas troublé
Ce que vous avez réglé.

Je vous jure

OSMAN.

Pourquoi la faire jurer
Pour en faire un parjure.
Heureusement elle est sûre,
De ne jamais s'égarer.
Et je ferois la gageure

RAOUL.

Oui de vous vous êtes sûre,

Jurez-moi.

Gardez bien cette clef.
Non, non

De vous, vous êtes trop sûre.
Pour que mon cœur soit troublé.
Gardez, gardez cette clef,
De vous vous êtes trop sûre,
Ce seroit vous faire injure
Si mon cœur étoit troublé.

ISAURE.

De moi, Seigneur, je suis sûre;
La défense n'est pas dure;
Puisque vous la commandez
J'obéirai sans murmure.

Je vous jure;
Mais Seigneur, pourquoi jurer?
Gardez vous-même cette clef,
Votre ame sera plus sûre
Que je n'aurai pas troublé
Ce que vous avez réglé.
Gardez cette clef,
Votre ame sera plus sûre
Que je n'aurai point troublé
Ce que vous avez réglé.

OTMAN.

Qu'elle saura se garder
De tourmenter la serrure.

Elle est sûre.
Elle saura se garder
De tourmenter la serrure.

Mais pourquoi la faire jurer?
Pour en faire une parjure;
Heureusement elle est sûre
De ne jamais s'égarer,
De ne jamais s'égarer.
Et je ferois gageure
Qu'elle saura se garder
De tourmenter la serrure.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN ÉCUYER.

On entend la trompette de la guette du sentinelle.

RAOUL.

QU'EST-CE que j'entends ?

Ofman sort et rentre avec l'Écuyer.

L'ÉCUYER.

Une grande et noble Dame montée sur son palefroi et suivie de deux Pages et d'un Écuyer, a demandé qu'on baissât les fleches du pont.

RAOUL.

Qu'est-ce que c'est que cette femme ? une curieuse sans doute.

L'ÉCUYER.

Elle a dit qu'elle étoit sœur de la belle Isaure et qu'elle se nommoit Demoiselle Anne.

ISAURE, *à part.*

Ciel, c'est Vergi, quelle imprudence !

RAOUL.

Vous avez une sœur ? je ne croyois pas..... je l'ignorois. Je suis aise qu'elle vous tienne compagnie ; l'amusement fait distraction, et donne des forces à la prudence.

SCÈNE IV.

RAOUL, VERGI *en femme*, ISAURE, OFMAN.

RAOUL, *à part.*

QUELLE grande et belle femme !

VERGI, *conduit par Ofman.*

Seigneur Raoul, j'ai cru que je ne devois point passer sur vos terres, sans présenter ici mes félicitations.

RAOUL.

Madame, ... j'ignorois que ma femme avoit une sœur.

VERGI.

Sœur de pere seulement, mais liée ainsi qu'elle à des nœuds que la mort seule peut briser.

RAOUL.

Votre arrivée, Madame, augmente mes regrets : je

suis forcé de quitter ces lieux ; je partois, mais je suis charmé de laisser à la belle Isaure, sa compagne la plus chere : j'espere, Madame, vous retrouver ici à mon retour ; je vais le hâter le plus qu'il me sera possible. Ofman ?

OFMAN.

Seigneur.

RAOUL.

Rassemblez tous les gens que renferme cette enceinte, donnez à ces Dames une fête champêtre, et employez tous vos soins pour les amuser jusqu'à mon retour. Adieu mes Dames.

Les Dames le reconduisent.

SCÈNE V.

ISAURE, VERGI.

ISAURE.

AH ! malheureux Vergi, qu'êtes-vous venu faire en ces lieux ?

VERGI.

Vous voir et mourir.

ISAURE.

Ah ! partez, mais ne mourez pas ; ma vie est attachée à la vôtre.

VERGI.

Puis-je le croire ?

ISAURE.

Vergi, pourquoi m'avez-vous dégagée de mes serments ?

VERGI.

Vous paroissiez le desirer.

ISAURE.

Deviez-vous m'écouter !

VERGI.

Ne pouvant vous donner des richesses, devois-je vous en priver ?

ISAURE.

J'en aurois une d'un plus grand prix.

VERGI.

Soyez heureuse.

ISAURE.

Chaque instant que nous passons ensemble est une atteinte à mes devoirs ; votre imprudence en venant ici, et la mienne en vous y recevant, expose mon honneur et mes jours bien plus que ne le feroit cette curiosité satisfaite.

VERGI.

Vos jours ! belle Isaure, vos jours... je pars... Adieu.

ISAURE.

Adieu.

Elle met ses mains sur ses yeux, elle s'assied accoudée sur la table où est cette clef brillante.

SCÈNE VI.

ISAURE *seule.*

VERGI ton souvenir
Fera le malheur de ma vie ;
Que de regrets sera suivie,
La raison qui te fait bannir.
Vergi, Vergi,
Tu fais le malheur de ma vie.
Devions-nous briser ce lien,
Ces nœuds, cette union si chere !
Mais non, cherchons à me distraire,
Si non....

Elle regarde le cabinet.

Mais ce lieu solitaire....
Ferois-je mal, ferois-je bien ?
Bon, c'est sans doute une chimere,
Et si je pouvois lui déplaire
M'auroit-il laissé le moyen,
Le moyen de me satisfaire.
Mais comment sauroit-il ce mystere ?
Cette clef, ce lieu solitaire
A mon époux ne dira rien.

Elle regarde au trou de la serrure.

On ne voit rien.

Elle se retire. Elle approche. Elle se retire. Elle met la clef dans serrure. Elle hésite et paroît souffrante. Elle ouvre un tour. Elle referme. Elle fait un pas et s'arrête à chaque fois. Elle prend son parti et court au cabinet,

cabinet, elle ouvre un tour, deux, trois, elle ouvre la porte et entre. Elle fait un cri et rentre sur la scène effrayée, son diadême tombe à ses pieds.

Dieux ! qu'ai-je vu ! que de sang, que d'horreur !
Ces femmes.... Ciel ! moi-même.... Ah ! je me meurs.

SCÈNE VII.

ISAURE, VERGI.

VERGI.

QUEL effroi vous saisit ? qu'avez-vous belle Isaure?

ISAURE, *prenant Vergi pour Raoul.*

Quoi Monstre ! tu pourrois barbare.... (*le reconnoissant*) Ah ! c'est Vergi.

VERGI.

C'est moi, c'est votre amant.

ISAURE.

Oh ! cher et tendre ami, Vergi, Vergi, je vous implore....

VERGI.

Qu'exigez-vous, que puis-je dans ces lieux?

ISAURE.

Allez, entrez, voyez en quel abyme affreux....

SCÈNE VIII.

ISAURE *seule.*

Je me meurs
Que d'horreur!
Je succombe,
Ah ! je tombe....
La frayeur....
Dans mon cœur....
Quelle perfidie !
Quelle barbarie !
Ah ! quel sort,
Le Barbare,
Me prépare.
C'est la mort.

SCÈNE IX.

ISAURE, VERGI.

VERGI.

NON jamais rien de plus horrible

N'a frappé mes regards surpris;
Quel spectacle hideux et terrible,
Trois corps et sanglants et meurtris,
Trois têtes sont réunies
Sur de funestes plateaux.
J'ai lu, j'ai lu ces mots
Curiosité punie.

ISAURE.

Je me meurs!

Que d'horreur!

Je succombe!

Ah! je tombe!

La frayeur, dans mon cœur....

Quelle perfidie, quelle barbarie,
Ah! quel sort
Le barbare
Me prépare,
C'est la mort.

VERGI.

Le barbare!

Le barbare,

Tu succombes!

Tu succombes!

Quel tourment pour ton amant!

Quelle perfidie, quelle barbarie!

Ah! quel sort
Le barbare
Te prépare!
C'est la mort.

ISAURE.

Fuyons, Vergi, fuyons.

VERGI.

Madame, c'est en vain, pour sortir de ces lieux il n'est aucun moyen; si j'avois des armes je me frayerois un passage, ou je mourrois à vos yeux.

ISAURE, *elle montre de la frayeur en regardant la porte du cabinet.*

Fermez, Vergi, fermez cette porte, ôtons la connoissance de ce que j'ai fait. Ah! fermez-la bien.

VERGI, *fermant la porte.*

Oh Ciel! la clef s'est brisée!

ISAURE.

Brisée! que devenir! quelqu'un vient, si c'étoit lui! c'est Ofman.

SCÈNE X.

ISAURE, VERGI, OFMAN.

ISAURE.

OFMAN, mon cher Ofman; je me jette à vos pieds.

OFMAN.

A mes pieds, Madame !

VERGI.

Ofman, faites nous à l'instant sortir de ce château.

OFMAN.

Cela est impossible. Ces portes ne sont jamais ouvertes quand sire Raoul est absent.

ISAURE.

Ah Ciel !

OFMAN.

Eh ! Mesdames, pour quelle raison desirez-vous sortir de ces lieux ?

ISAURE.

Ce cabinet....

OFMAN.

O Ciel ! vous avez ouvert cette porte, votre trépas est certain.

ISAURE.

Ofman, Ofman, je vous implore.

VERGI.

Secourez-nous, et votre fortune est faite.

ISAURE.

Vous me voyez suppliante.

OFMAN.

Que vous m'attendrissez l'une et l'autre ! mais il m'est impossible de vous faire sortir.

VERGI.

Eh bien ! sauvez Madame, et laissez moi ici.

OFMAN.

Je ne peux sauver aucune de vous deux.

ISAURE.

Et ne puis-je faire avertir mes freres ?

OFMAN.

Et comment ? cela me paroît impossible.

ISAURE.

Ah ! mon cher Ofman, je suis au désespoir.

OFMAN.

Grand Dieu ! qu'elles me touchent ; attendez ....

mais oui, je pourrois.... votre Page, Madame, est de l'autre côté des fossés ; en attachant à un roseau, à une pierre un mot d'écrit, il pourroit le porter, mais si le soupçon le plus léger tombe sur moi, ma perte est certaine.

VERGI.

Donnez-nous de quoi faire cet écrit.

Ofman ouvre un tiroir de la table.

ISAURE.

C'est moi qui vous ai plongé dans cet horrible danger.

VERGI.

C'est un bonheur pour moi, je le partage avec vous.

OFMAN.

Ecrivez vîte.

VERGI.

Si vous aviez pu nous faire sortir, vous nous auriez suivi, votre salut et le nôtre auroit été assuré.

OFMAN.

Je ne le peux pas ; mais voici cette fête que sire Raoul m'a ordonné de vous amener ; qu'aucun trouble ne paroisse sur votre visage, tout est ici espion et délateur ; j'ai ordre ensuite de vous promener dans les jardins.

Ofman sort.

SCÈNE XI.

ISAURE, VERGI, DES BERGERS *et des* BERGERES *apportent en dansant des corbeilles pleines des plus beaux fruits. Isaure et Vergi en prennent.*

UNE BERGERE.

Il n'est plus de malheurs,
Le Ciel à nos cœurs,
D'une nouvelle fleur,
Promet la faveur.
Après des instants d'orage,
Un Ciel pur et sans nuage,
Fait oublier sa rigueur.
Filles de Zéphir et de Flore,
Trois fleurs ont orné ce jardin ;

Mais un souffle malin,
A fini leur destin.
Le Ciel nous sourit encore,
Notre Reine est la belle Isaure.
Trois fleurs n'ont brillé qu'un instant,
Un plus grand bonheur vous attend,

VERGI *à voix basse.*

Ma chere Isaure.

ISAURE.

Vergi, Vergi,

Le morceau ci-dessus doit être exécuté moitié danse, moitié pantomime; le ballet forme des groupes et des tableaux autour d'Isaure et de Vergi. Pendant cette danse Ofman arrive sur la scène, et après avoir regardé si la danse ne l'observe pas, il fait signe à Isaure et à Vergi qu'il a jetté le billet.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

VERGI, ISAURE, OFMAN.

On entend le signal de la guette.

ISAURE.

QUE veut dire ce signal?

OFMAN.

C'est je crois le retour de sire Raoul, que la sentinelle qui est sur le donjeon a vu de très-loin.

ISAURE.

Ah! Dieux, il va venir.

OFMAN.

Oui, c'est lui, vous pouvez le voir par la fenêtre de cette tourelle, on voit de là toute la campagne, on voit même, entre ces deux montages, les girouettes du château de vos freres.

ISAURE.

Ah! mes freres, ah Vergi!

VERGI.

Je vois des hommes à cheval, mais lui je ne le distingue pas.

OFMAN.

Vous ne le voyez pas; c'est celui qui est en avant, ses Gentilshommes, ses Ecuyers, ses Vassaux le suivent à vingt pas; remarquez-vous ces trois hommes qui sont près de lui, ces deux qui ont des casaques rouges, et celui qui a une casaque bleue? Ce sont les Ecuyers dont il avoit épousé les filles.

VERGI.

Le barbare!.... Ils savent quelle a été la mort de leurs filles, et ils ne s'en vengent pas!

OFMAN.

Ils l'ignorent.

VERGI.

Mon cher Ofman, pourriez-vous me fournir une arme, quelle qu'elle soit, une épée, un sabre, un....

OFMAN.

Ah Dieux! Madame, votre mort seroit certaine, et la mienne aussi, car rien de plus terrible que sire Raoul; il fait trembler tout le pays à dix lieues à la ronde.

VERGI.

Il doit être bien haï!

OFMAN.

Ah! oui, et si ses Vassaux le perdoient, ils feroient tous des feux de joie. Mais ne lui dites pas, hélas! peut-être ne le saura-t-il que trop tôt! ne lui dites pas que j'ai fait lancer cette fleche, cet écrit.

VERGI.

Vous êtes donc bien sûr que mon Page....

OFMAN.

Ah! je l'ai vu ramassant le roseau, en détacher l'écrit, monter à cheval et partir comme un trait; je vais au-devant de Monseigneur, et je vais tâcher de retarder son entrée ici.

SCÈNE II.

VERGI, ISAURE.

DUO.

ISAURE. VERGI.

CHER Vergi, sauvez, sauvez vos jours;

ISAURE.

Faites-moi, faites-moi cette grace.
Contre le sort qui me menace,
N'employez pas un vain secours;
Vergi, Vergi sauvez vos jours.

C'est moi qui doit perdre le jour;
Une vanité criminelle
Envers vous me rend infidelle.
Oui c'est ma vanité,
C'est l'amour de la parure,
Qui fit mon infidélité;
Et mon trépas mérité
Doit effacer cette injure.

Ah! mon trépas doit réparer l'injure
Que j'ai pu faire à nos amours.
Oui mon trépas doit réparer l'injure
Que j'ai pu faire à nos amours.
Vergi?

Sauvez, sauvez vos jours;

Contre le sort qui me menace,

VERGI.

Qui moi, que je vous abandonne!
Avant vous je perdrai le jour.
Sur ma tête que le Ciel tonne,
Ou que je perde mon amour,
Si jamais je vous abandonne.

Non jamais ton cœur ne fut pajure;
Tes freres seuls t'ont pu rendre parjure,
Mais ils viendront à ton secours
Mais ils viendront à ton secours
Mais ils viendront à ton secours.
Que me veux-tu?

Non.

Contre un tiran qui nous menace,

Après le son de la trompette, Osman entre et dit:

Voici Monseigneur. *Il sort après ces mots.*

N'employez pas un vain secours.
Je vous demande cette grace;
Sauvez, Vergi, sauvez vos jours.

Le Ciel nous doit un prompt secours,
Je te suivrai dans ta disgrace,
Si je ne puis sauver tes jours.

SCÈNE III.

OSMAN, ISAURE, VERGI, RAOUL.

OSMAN *entre le premier.*

Voici Monseigneur.

ISAURE.

O Ciel!

VERGI, *à part.*

Le Monstre! et je n'ai point d'armes.

RAOUL.

Ah! Madame, avec quelle impatience j'ai passé

tous les instants qui m'ont arrêté loin de vous.(*à Vergi*). Madame, permettez-moi un moment d'entretien avec ma chere Isaure. (*à Ofman.*) Ofman, conduisez notre sœur, accompagnez-la et ne la quittez pas.

VERGI.

Où me faites-vous conduire ?

RAOUL.

Dans l'appartement qui joint celui-ci, et ensuite j'espere que vous ne nous priverez pas de votre présence.

SCÈNE IV.

RAOUL, ISAURE.

RAOUL.

Votre sœur a le ton bien brusque ; mais, Madame, qu'avez-vous? Vous me paroissez bien agitée.

ISAURE.

Je le suis peut-être du sentiment que.... que m'inspire.... vous arrivez et cela fait que.... mon cœur éprouve.... je vous prie, Monseigneur, de me dire si vous avez fait un voyage heureux.

RAOUL.

Oui, je n'ai ressenti de peine que celle de l'absence, et d'être privé de ma charmante Isaure.

ISAURE.

Seigneur, vous êtes bien bon, j'aurois bien desiré que vous ne m'eussiez pas quittée.

RAOUL.

Ah ! je ne vous quitterai plus, et même à présent je vous prie de me rendre....

ISAURE.

Vous m'aviez dit en partant que vous alliez parcourir vos Domaines, et sans doute....

RAOUL.

Oui, j'ai fait assembler mes Gentilshommes et leurs Vassaux ; ils arrivent et ils esperent présenter leurs respects à leur Souveraine : hélas ! vous la serez un jour uniquement, puisque tous mes biens vous appartienent après ma mort.

ISAURE.

Ah ! Seigneur, pouvez-vous parler de mort ?

RAOUL.

J'avois remis entre vos mains des clefs que....

ISAURE.

Je suis bien satisfaite de la fête que vous m'avez fait donner.

RAOUL.

Je suis charmé si elle vous a fait quelque plaisir, mais vous n'en recevrez plus que je n'aye le bonheur de partager votre satisfaction.

ISAURE.

Ah ! Seigneur, je ne saurois trop me louer....

RAOUL.

Ainsi rendez-moi les clefs que je vous ai confiées. (*Elle hésite*). Vous les avez sans doute ?

ISAURE.

Oui, Seigneur, certainement je dois les avoir.

RAOUL.

Vous plait-il de me les rendre ?

ISAURE.

Je vais les chercher.

SCÈNE V.

RAOUL *seul.*

Pendant la ritournelle il va à la porte du cabinet, il s'apperçoit qu'elle a été ouverte et revient furieux.

PERFIDE tu l'as ouverte,
Tu mourras, oui tu mourras.
Sois certaine de ta perte,
Sois sûre de ton trépas.
Je ne veux d'elle qu'une grace ;
N'ouvrez pas ce cabinet.
Elle jure et son audace
Y porte un œil indiscret.
Oui ton regard indiscret
Du destin qui te menace
T'a révélé le secret ;
Du destin qui te menace
Tu connois le secret.
Perfide tu l'as ouverte,

Tu mourras, oui tu mourras.

Je voulois te rendre heureuse,
T'offrir et mes biens et mon cœur;
Ma destinée est bien affreuse,
On m'a prédit tout mon malheur:
Crains la femme trop curieuse,
Fuis le charme de la beauté.
N'est-il donc point de femme,
Qui ne porte en son ame
La curiosité?
Existe-t-elle?
Où donc est-elle?
Viens, cruelle,
Je t'appelle?
Le bonheur suivra tes pas;
Mais je ne la trouverai pas.

Perfide tu l'as ouverte,
Tu mourras, oui tu mourras,
Sois certaine de ta perte
J'ai juré ton trépas.

SCÈNE VI.

RAOUL, ISAURE *entre en tenant les clefs dans sa main avec un air consterné, Raoul l'observe.*

RAOUL.

MADAME, vous avez bien tardé,

ISAURE.

Je cherchois, j'hésitois.

RAOUL.

Donnez.

ISAURE.

Les voici.

RAOUL.

Je n'y vois pas celle dont vous aviez juré de ne pas vous servir.

ISAURE.

La voici, un accident..... quelqu'un,... lorsque ma sœur...,

RAOUL.

Et vous avez osé faire ce que je vous avois défendu?

ISAURE.

Ah Seigneur !

RAOUL.

Vous mourrez, vous allez subir le sort de celles que vous avez vues.

ISAURE *se jettant à ses pieds*

Ah ! pardonnez....

RAOUL.

Non, non, nulle pitié, nulle pitié.

SCÈNE VII.

RAOUL, ISAURE, VERGI, OFMAN.

VERGI *entre et releve Isaure.*

Quoi Raoul, vous oseriez attenter aux jours de ma sœur ! hé ! de quoi est-elle coupable ? de votre propre faute, vous avez cherché à exciter sa curiosité par la défense de la satisfaire. Eh bien ! ce n'est pas elle, c'est moi qui ai pris cette clef, c'est moi qui ai ouvert cette porte, c'est moi qui lui ai appris les horreurs que ce cabinet renferme. Ah monstre !....mais non, laissez-vous toucher, soyez attendri de sa peine, et si votre barbarie s'est imposé le devoir de punir un coupable, c'est moi qui le suis, faites moi mourir.

RAOUL.

Non, elle mourra seule, pour vous Madame, dont l'audace m'étonne, je vous réserve pour un plus grand supplice ; vous ne sortirez pas de ce château ; son exemple et ce que vous avez vu vous corrigera sans doute de toute curiosité. Pour vous, Isaure, je vous donne quelques instants pour vous disposer à la mort ; et si vous voulez que je n'en accroisse pas les tourmens, et que je n'en redouble pas les douleurs, songez à vous rendre à ma voix, lorsque je vous dirai de descendre dans le souterrain de ce cabinet.

Il entre dans le cabinet, suivi de quatre soldats l'épée nue.

SCÈNE VIII.

ISAURE, VERGI.

VERGI.

Et cet indigne vêtement ! Et je n'ai point d'armes ?

ISAURE.

Ah ! Vergi, je ne regrette que vous... si mes freres...

VERGI.

Et ils ne viennent point !

Vergi regarde par la fenêtre de la tourelle, il est monté de deux marches plus haut que le sol du théâtre.

TRIO.

ISAURE. VERGI. RAOUL *qu'on ne voit pas.*

Vergi, ma sœur ne vois-tu rien venir ?

Je ne vois rien que le Ciel et la Terre,
Je ne vois personne accourir.

Si jeune hélas ! faut-il mourir !

Je t'attends, viens, il faut descendre.

Ah ! Seigneur, Ah ! daignez attendre
Un instant.
Je descends,
C'est ma priere
Derniere.

Vergi, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?

Rien que le Ciel et la Terre,
Je ne vois personne accourir.

Eh bien ! Eh bien, veux-tu descendre ?

Ah ! Seigneur, Ah ! daignez attendre
Un instant,
Je descends,
C'est ma priere

ISAURE. VERGI. RAOUL *qu'on ne voit pas.*

Derniere.
Vergi, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?

Tout au pied de la montagne,
J'apperçois dans la campagne,
Un nuage s'élever.

Un nuage s'élever ?

Un nuage de poussiere
Qui s'éleve de la terre ?

Un nuage de poussiere
Qui s'éleve de la terre
Et vers nous semble arriver

O Ciel ! si s'étoit mes freres !

Vers nous il semble arriver.

O Ciel ! si c'étoit mes freres !

C'est du côté de leurs terres.

Eh bien, enfin veux-tu descendre ?

Ah ! Seigneur, je descends.

Quelle rage dans mes sens !

Oui, Seigneur, je descends.

Quelle rage dans mes sens !

Eh bien ?

Seigneur, je vais descendre,

Quoi je ne puis la défendre,

Eh bien ?

Seigneur, je descends,

Quelle rage dans mes sens !

T'attendrai-je encor long-temps ?

Seigneur, je descends.

Quelle rage dans mes sens !

T'attendrai-je encor long-temps ?

SCÈNE IX.

VERGI, ISAURE, RAOUL, OFMAN, DES SOLDATS.

VERGI.

HÉ, Seigneur Raoul, considérez sa beauté, sa jeunesse, sa noblesse.

ISAURE.

Seigneur, laissez-vous attendrir.

RAOUL.

Non, allons qu'on la saisisse.

VERGI.

Hé bien! puisque rien ne peut te toucher, monstre, apprends qui je suis. (*Il jette ses jupons qui s'ouvrent pardevant et tombent tout d'une pïece.*) Je me nomme Vergi, je suis d'une noblesse égale à la tienne, s'il reste dans ton ame le moindre sentiment d'honnêteté, tu me feras donner des armes et tu viendras me combattre.

RAOUL.

Je suis loin de craindre avec toi les hazards d'un combat: mais je suis maître de tes jours, de tes jours que ton audace en venant ici t'a fait mériter de perdre: mais avant d'en disposer, tu verras son supplice; et si j'avois quelque regret de sa mort, ta présence en ces lieux justifieroit ce que je vais faire. Allons.

Pendant que Raoul entraîne et emporte Isaure dans le cabinet, une simphonie commence; on entend un grand bruit, les portes tombent, Raoul dit : à moi soldats. *Ceux-ci qui retenoient Vergi avec leurs épées sur son estomac le quittent pour suivre Raoul. Vergi court chercher Isaure qui est à la porte du cabinet; dans cet instant trois Chevaliers, deux en capottes rouges, un en capotte bleue entrent sur la scène; Vergi qui les reconnoit pour les peres des femmes qui ont précédé Isaure, les conduit dans le cabinet. Ils en sortent furieux, un d'eux jette sa capotte rouge, court hors du théâtre et revient en tenant Raoul avec lequel il se bat à outrance, il le tue sur la porte même du cabinet; on lui témoigne la joie d'être délivré du monstre.*

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vit-on jamais
De tels forfaits?
Non le jour n'eclaira jamais
Tant d'horreur, tant de forfaits.
Ce tyran exécrable,
Ce monstre abominable,
Expire sous vos coups,
Et sa mort nous venge tous.

Non le jour n'éclaira jamais
Tant de forfaits.
Mais ce tyran abominable
Expire enfin sous vos coups,
Et sa mort nous venge tous.

Ils se retournent vers la coulisse.

Tyran, Tyran, Tyran exécrable.
Tyran, Tyran, Tyran exécrable.

CHŒUR *des femmes, excepté Isaure.*

Oubliez vos peines
L'amour et ses chaînes,
Ont tant de douceurs.

CHŒUR *des hommes, excepté Vergi.*

De mille tendresses
Goûtez les faveurs.
Ses tendres caresses,
Vont sécher vos pleurs.
Soyez long-temps
Heureux amants.

ISAURE.

Cher amant, après tant d'allarmes
De l'amour goûtons les charmes ;
Oublions nos peines,
L'Himen et ses chaînes
Ont tant de douceurs.

VERGI.

Chere Isaure, après tant d'allarmes
De l'amour goûtons les charmes ;
Oublions nos peines,
L'Himen et ses chaînes
Ont tant de douceurs.

ISAURE. VERGI. LES FRERES.

De mille tendresses — De mille tendresses — Soyez long-temps,
Goûtons les faveurs, — Goûtons les faveurs, — Heureux amants.
Ses tendres caresses — Ses tendres caresses
Vont sécher nos pleurs. — Vont sécher nos pleurs.
De sa douce ivresse — De sa douce ivresse — Soyez long-temps,
Goûtons les faveurs, — Goûtons les faveurs, — Heureux amants.
Ses tendres caresses — Ses tendres caresses,
Vont sécher nos pleurs. — Vont sécher nos pleurs.
Quel doux moment ! — Quel doux moment !
Qu'il est charmant ! — Qu'il est charmant !

CHŒUR.

Quel doux moment !
Qu'il est charmant !
Aimez, aimez vous sans cesse,
De l'amour goûtez l'hivresse

CHŒUR.

Pour jamais.
Le Ciel vous comble de bienfaits,
Oui de l'amour goûtez l'hivresse,
Aimez vous, aimez vous sans cesse.
De l'amour goûtez l'hivresse,
Et toujours constants,
Soyez à jamais heureux amants.

FIN.

540014